

ment, pour des actions de la compagnie, des billets d'enterrement, et, dans cette burlesque substitution, les applaudissemens se partageaient entre l'effronterie du vol et la malice de l'épigramme. Le besoin changea des hommes en meubles, et, parmi ceux qu'enrichirent ces métamorphoses, on cita un soldat dont l'immense omoplate valait un bureau, et un petit bossu qui, soutenu par une muraille, devenait un pupitre commode sur lequel on transigeait pour des milliards."

Telles sont les scènes qui se passèrent à Paris sous la régence et sous Law. La fureur de l'agiotage était alors poussée à un degré inouï, et, chose extraordinaire, l'or lui-même avait subi une telle dépréciation, que les joueurs n'en voulaient pas, et lui préféraient des actions, du papier. Plus d'une fois, dans des transactions, on entendit répéter dans le jargon des hommes d'affaires de ce temps-là : *Avez-vous de l'or? rien de fait.* Paris n'est en ce moment qu'une vaste Bourse, où l'on vend, où l'on achète des actions de chemins de fer ; mais l'or est resté le but de toutes les affaires ; le dieu tout-puissant sous lequel on courbe la tête. Les scènes de la rue Quincampoix se renouvellent avec les modifications apportées dans nos habitudes et dans nos mœurs. On était alors dans la virginité de la spéculation, on savourait avec emportement les primeurs de l'agiotage ; aujourd'hui, plus familiarisés avec la hausse et la baisse, nous agissons avec plus de mesure, mais avec la même avidité ; les formes sont mieux observées, les convenances moins oubliées ; mais les grands seigneurs de notre temps sont restés tout aussi obséquieux que les grands seigneurs du régent, et M. de Rothschild n'a pas moins de flatteurs, ne reçoit pas moins de billets parfumés, armoriés et quêtours que n'en recevait Law.

Depuis quinze jours, Paris ressemble à une ruche, dans laquelle bourdonnent les mêmes pensées et les mêmes mots : *Avez-vous des actions du Nord? que fait le Nord?* et toujours *le Nord!* On ne se demande plus en s'abordant : Comment vous portez-vous? mais : Comment va le Nord? Déjà, par un usage assez sans façon, on en est venu dans les rues à arrêter, sans le connaître, le premier venu qui fume, et à lui demander du feu pour allumer son cigare ; l'agiotage a fait faire un nouveau pas à ces relations improvisées et acceptées : sur les boulevards, dans la rue Vivienne, sur la place de la Bourse, il est reçu de parler à des gens qu'on n'a jamais vus, et de leur demander le cours du Nord. A ce mot magique du Nord, toutes les langues se délient, et jamais semblable question ne reste sans réponse. On remplit un devoir.

C'est vraiment un curieux spectacle que la Bourse ! On ne se croirait pas dans le temple de la Fortune ; ce ne sont aujourd'hui que gens mal vêtus, débraillés ; ils crient, se poussent, se heurtent ; ils ont un argot risible : *Cent Rosamel! quinze Pepin!* qu'est-ce qui a quinze Pepin à.....? — Voulez-vous des Decan? — A combien les Lafitte? Toutes ces questions, ces demandes se croisent, se précipitent ; les ordres s'inscrivent, les achats se font, et, au bout de la journée, il se trouve des coulisiers qui ont vendu six à huit mille actions.

Dans un coin plus retiré se négocient les petites et bien petites affaires. Là, on spéculait sur une, sur deux actions, quelquefois sur des dixièmes d'actions. Mais tout se fait au comptant, on se paie les différences de la main à la main. Là, ne s'élèvent pas des fortunes ; c'est la bourse des domestiques ; ils abandonnent leur service, leurs mitres ; ils accourent au grand tripot, au tripot légal ; que sont leurs gages, que sont même leurs béné-

fices illicites, à côté des séductions de l'agiotage ? Plus d'un domestique fait des mois de trois cents francs, et jamais gages, avec le tour du bâton, ne montèrent aussi haut. Nous savons un valet de chambre qui a rendu son maître joueur et spéculateur ; un autre, d'excellent serviteur qu'il était avant sa fureur du jeu, est devenu négligent, oublieux, préoccupé. — Joseph, lui disait son maître, *voilà le Nord* vous tourne la tête : vous êtes toujours dehors. — Oh ! Monsieur, répondit Joseph, comment pouvez-vous me faire ce reproche ? pour ne pas me déranger de mon service, j'ai quitté M. Gibert, mon agent de change qui avait ma confiance, et j'ai pris celui du premier.

Sur les marches, sous le vestibule de la Bourse, on a mis des chaises sur lesquelles s'étendent certaines classes de joueurs, trop amis de leur santé, pour s'aventurer dans cette fournaise ; de minute en minute, ils envoient leurs domestiques savoir ce qui se passe à la roulette de la hausse et de la baisse.

La Coulisse en ce moment est la reine de la Bourse. Elle y domine en souveraine absolue ; des agens de change, il n'en est plus question : qui s'occupe de la rente, qui songe à la rente ? *Le Nord* à la rescousse, *le Nord!* en avant, vive *le Nord*. Les agens de change, par les statuts de leur ordre, ne peuvent prêter leur ministère à aucune transaction, avant que toutes les formalités légales ne soient remplies ; avant que toutes les signatures ministérielles, les paragraphes royaux ne soient venus leur donner le droit de faire payer à leurs clients le double de ce que prend la Coulisse. Aujourd'hui les coulisiers font d'immenses affaires ; les agens de change leur amènent des clients, leur font la cour ; sans les coulisiers que deviendrait la Bourse, que deviendrait la spéculation ? Les gros bonnets de la coulisse, les Duval, les Bouglé, les Bourgoin n'ont pas une minute à eux ; ils déjeûnent, ils dînent, ils dorment tout en vendant, tout en achetant des Nord ; et les agens de change vont à la classe !!!

Les actions du chemin de fer du Nord nous ont, comme on le voit, ramenés aux temps fantastiques de la rue Quincampoix ; l'agiotage est presque aussi actif et aussi enthousiaste. Là s'arrête la ressemblance. Les actions de la compagnie montèrent rapidement autrefois de 500 livres à 18,000 livres. Sur la foi d'un visionnaire, la compagnie dépensa d'énormes sommes à la recherche d'un rocher d'émeraude dans la rivière des Arkansas. Mais bientôt les expériences chimériques s'évanouirent, le rocher d'émeraude resta introuvable et les actions baissèrent plus vite encore qu'elles n'étaient montées.....

Ne croyez pas que, la Bourse une fois fermée, le jeu cesse ; il continue plus que jamais ; tous ces spéculateurs partent pour la campagne ; ils montent en chemin de fer, ils vont à Asnières, à Colombes, à Nanterre, à Saint-Germain, mais surtout à Maisons-Laffitte. Arrivés dans leurs villas, ils restent ce qu'ils étaient à Paris ; ils n'aiment ni les fleurs, ni la verdure ; ils ne se promènent pas ; ils ne cherchent pas à oublier dans leur intérieur, près de leurs femmes, de leurs enfans, ces préoccupations de la journée ; ils continuent la Bourse sous les arbres du village ; le Nord est toujours là, qui ne leur laisse pas un instant de repos ; la colonie de Maisons-Laffitte, cette campagne de pierre et de maisons accumulées les uns sur les autres, fleurit et prospère. Les colons, et à leur tête le jeune vicomte qui réussit si bien à la Bourse, sont tous ou presque tous, des spéculateurs de choix. Le soir le jeune vicomte fait un cours ; il professe le Nord, il

enseigne le Strasbourg, il démontre les secrets du report, les mystères du crédit public et les ressources inconnues de l'emprunt espagnol. (Constitut.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Esquisse de mœurs.

II.

LA LETTRE.

Il n'était que dix heures du matin. Julia était appuyée sur le bord de sa fenêtre, et Villebon était caché derrière un arbre, le plus près de la maison, regardant la jeune fille et lui parlant par des signes, des gestes pleins d'expressions.

Un peu plus loin était un autre jeune homme qui avait aussi les yeux fixés sur Julia, contemplait ses charmes, dans une muette extase et tâchait de s'expliquer cette mystérieuse conversation qui ressemblait passablement à une pantomime. C'était pour lui une position assez désavantageuse : il savait, que si Villebon appartenait à la classe des duellistes forcés, il pouvait lui demander compte d'une rivalité apparente et lui susciter une affaire qu'il n'ambitionnait nullement. Aussi, soit par lâcheté, soit par esprit de paix, il se décida à ne pas changer de place et à attendre la fin de cette entrevue.

Mais Villebon l'avait aperçu, et après que la jeune fille eut fermé sa fenêtre, il alla droit à lui et avec l'expression de la douleur et de la mélancolie :

— Que faites-vous donc là, Mr., lui dit-il ?

— Ma foi, Mr. c'est bien clair ; je ne fais rien.

— Oh ! vous m'avez découvert ! dit Villebon en se cachant le visage avec ses deux mains. Vous l'aimez, n'est-ce pas, cette jeune fille ?

— Point du tout.

— N'est-ce pas, qu'elle est bien belle ?

— Assurément.

— Qu'elle paraît bien aimable ?

— Vous dites vrai.

— Qu'elle a l'air malheureuse ?

— J'en conviens.

— Et vous ne l'aimez pas ? bien sûr ?...

— Mais, mon cher ami, comment voulez-vous que je l'aime ? c'est la première fois que je la vois et je ne la connais pas.

— Moi, non plus, je ne la connais pas, et pourtant, dit Villebon en portant la main à son cœur, je l'aime !... oh ! je l'aime !

— Elle ne paraît pas non plus indifférente pour vous.

— Oui, n'est-ce pas, dit Villebon en souriant de plaisir, n'est-ce pas qu'elle m'aimerait ?... Charmante enfant ! ajouta-t-il en reportant vers la fenêtre ses regards passionnés !

En même temps la porte s'ouvrit.

Cachez-vous, dit Villebon, cachez-vous ! si nous étions surpris ici ! Dieu !...

Et ils se tapirent à l'instant derrière un arbre. Ils entendirent Mr. Michelon qui disait : A tantôt, à tantôt M. le. Ledru !

Et il passa tout près d'eux sans les apercevoir.